

Le Jour, 1952
31 octobre 1952

A QUATRE JOURS D'UNE ELECTION

A quatre jours de l'élection du nouveau Président des Etats-Unis, les chances d'Eisenhower paraissent rester les plus grandes. Le Général a perdu une partie de ses effectifs mais son avantage fut tel, au départ, qu'on conçoit difficilement qu'il puisse au dernier moment lui manquer des voix.

La partie est très serrée et le gouverneur Stevenson, à peu près ignoré au début, a fait grande figure. Il a fait preuve de caractère et de courage. Il a eu immédiatement les attitudes décisives qu'on attendait d'Eisenhower et que le Général n'a pas cru devoir prendre. Le gouverneur Stevenson est un homme d'Etat d'envergure, un orateur d'autant de distinction que de charme.

Il faut reconnaître que le Général s'est dispersé, qu'un peu déçu de devoir, malgré ses lauriers, livrer une dure bataille, il a paru décontenancé ici et là. Ses adversaires lui reprochent des hésitations, des contradictions, des compromis, des faiblesses ! Ils cherchent à faire de lui le prisonnier de la vieille garde du parti républicain. Il n'a pas su, disent-ils, s'élever au-dessus de la mêlée, mettre les grands intérêts nationaux au-dessus des chétives nécessités d'une campagne électorale à vrai dire très âpre. Et le président Truman plongé dans la lutte jusqu'au cou, a pris à peu près à son compte le paradoxe célèbre du vieux Clemenceau ; « la direction de la guerre est chose trop grave pour être laissée aux généraux ». Commentant le slogan « **I like Ike** », « **j'aime Ike, moi-aussi, a-t-il dit, mais au second plan dans l'Etat** ».

L'issue est, pour les gens les mieux informés, si incertaine qu'ils hésitent à prendre parti. Depuis la déconvenue de Gallup, il y a quatre ans, on ne veut plus croire aux sondages de l'opinion et on se méfie de la versatilité des électeurs et des foules.

La presse américaine est généralement favorable à Eisenhower. La presse européenne, pour autant qu'elle compte dans cette circonstance, est plutôt de l'autre côté. On le sent plus qu'ailleurs en Angleterre et en France ; et on le comprend.

L'Europe attend davantage du démocrate que du républicain. Avec Eisenhower c'est peut-être un faux calcul. On redoute qu'Eisenhower n'arrive hypothéqué au pouvoir ; mais Eisenhower, s'il entre à la Maison Blanche, n'est certainement pas homme à renier son passé ; c'est sur les champs de bataille d'Europe qu'il a fait son nom et sa gloire. Nous rappelions il y a quelques jours le discours qu'il prononça lorsque Londres, après la guerre, lui conféra le droit de cité. On trouvait dans ce discours les accents les plus émouvants pour l'Europe, mère de l'Amérique ; on y trouvait l'esprit et l'humanisme européens.

Nous étions sûr, pour notre part, qu'Eisenhower serait le candidat des républicains, lorsque les augures croyaient le contraire. S'il n'était pas élu nous serions surpris. Mais la vérité est que rien n'est encore fait, à quatre jours du vote, et que ces quatre jours décideront de la bataille. **C'est tout le peuple américain adulte qui va aux urnes, soixante millions de voix environ.**

Et la victoire et la défaite seront faites possiblement, par la soixantième partie de ce collège électoral démesuré, les impondérables jouant un rôle plus grand que l'intelligence. C'est devenu un jeu de hasard.